

Claude Gros

Anton Warson

*Roulotte qui roule
n'amasse pas mousse*



Me faisant une nouvelle fois le narrateur des exploits du détective privé Anton Warson, après y avoir été invité d'une façon que je ne pouvais guère refuser, je tiens à dire que les faits relatés ci-après, et rapportés par lui-même, peuvent être fortement sujets à caution. Je tiens également à préciser que pour une meilleure compréhension des événements, il est fortement recommandé de lire le premier volet des aventures de notre héros : « Anton Warson : des châtaignes et du satin ».

Anton, qui était arrivé à Paris l'âge de 15 ans pour vivre avec sa mère Française, enfin divorcée d'un mari constamment imbibé, débarquait à l'époque du Fraisuc, des mistrals gagnants de Sheila, des yé yé et de salut les copains. Mais le rock, le vrai, il connaissait déjà, et pas les reprises adaptées et chantées par les minets du Golf Drouot. C'est pourquoi une fois arrivé dans la capitale il n'écoula plus que du jazz, musique non vocalisée ou si peu et qui, quand elle l'est, n'est interprétée que par des pointures. Ce Vendredi 13 Juillet 1975, il avait été traîné

par un ami à une fête gitane et il dû prendre sur lui pour rester dans cette chaude ambiance dominée par les guitares dont la caisse de résonance renvoyait les notes qui portaient le chant, plainte ininterrompue, flot incessant de revendications que seuls les initiés semblent pouvoir comprendre. A l'âge de 12 ans, dans la ferme familiale du Wisconsin proche du lac Michigan, il découvrit derrière l'alambic de son ivrogne de père, un nid d'araignées volantes qu'il broya dans sa main, d'un coup d'un seul, portant depuis les stigmates sous forme de traces noirâtres incrustées dans les lignes de la main. Ce jour là, Anton décréta que les diseuses de bonne aventure ne lui seraient plus jamais d'aucune utilité. Tandis que les agapes arrivaient à leur fin, notre héros cherchait désespérément du regard un récipient pouvant contenir de son précieux breuvage. Sa énième cure de désintoxication ayant été un échec total, il avait, dans une ultime tentative pour se débarrasser de son addiction, fait appel à un acupuncteur aveugle, Gustave Euthanazor. C'est un ami d'Anton, un ancien des forces spéciales de commando de parachutistes, retiré depuis un moment du circuit à cause d'une phobie du vide qui le gênait dans ses missions, à tel point, qu'il devait prendre deux barrettes de Lexomil pour monter en ascenseur, qui l'avait mis en relation avec ce thérapeute rayé de l'ordre des médecins pour ses pratiques quelque peu douteuses. Néanmoins, en désespoir de cause notre héros voulu tenter l'expérience. C'est ainsi que Gustave Euthanazor plaça à taton une aiguille au sommet du crâne d'Anton, délicate

manipulation censée guérir définitivement notre héros. Mais le praticien du la retirer de toute urgence car, celle-ci, devenue brûlante, générait une douleur insupportable dans le cortex cérébral de notre détective. Ce fut la dernière tentative d'Anton Warson connue à ce jour pour vaincre son addiction.

Il était venu en compagnie de sa fille qui se déhanchait, infatigable autour du brasier allumé pour la circonstance et dont la hauteur des flammes variait en fonction de l'humeur du vent qui tournait autour du campement des gens du voyage. Il prit en pogne sa fiole et constata qu'elle était tarie de toute goutte de whisky, ce qui eut pour effet de le crisper encore un peu plus. Comme son ami Louigi Bertoli venait se préoccuper de son bien être, Anton lui dit qu'il préférerait rentrer sur Paris et le chargea donc de raccompagner Melinda. Il avait confiance en son ami et savait que celui-ci jouissait d'une estime sans égal de la part des gens du voyage pour leur avoir jadis rendu quelques services. Il avait connu Bertoli au lycée et avait très vite constaté que l'italien ne fonctionnait pas comme les autres. Quand tout le monde révisait ses cours pour un contrôle, lui réfléchissait à des inventions permettant d'ouvrir n'importe quelle serrures sans avoir besoin de les forcer. Quand il fut renvoyer de l'établissement après avoir forcé le classeur renfermant les copies corrigées pour les falsifier et se mettre un 20 dans toutes les disciplines dans lesquelles il était nul, Anton sentit comme un nuage noir

s'éloigner et avec lui les heures passées à ce taper les devoirs de sézigue. Longtemps il se demanda pourquoi et par quel mystérieux phénomène il se sentait mieux avec ce garçon petit, laid grossier et manquant totalement de discernement et de sens de la mesure plutôt qu'avec les autres jeunes qui tiraient la classe vers le haut avec leur façon d'être et leurs notes exemplaires. Quinze ans plus tard et tandis que la fête battait son plein, il regardait autour de lui et constatait que tous les véhicules du camp étaient neufs ou presque. Il se souvint alors comment Bertoli avait réussi à escroquer un garagiste de banlieue, en travaillant pour lui le temps de lui faire miroiter une affaire juteuse d'importation de voitures Italiennes, achetées à Naples pour un prix dérisoire à une vente aux enchères. Le petit homme avait réussi le tour de force de démonter les moteurs avec la complicité d'un mécanicien cousin du beau frère de la sœur de sa femme, et de les revendre d'un côté tandis que de l'autre les voitures sans moteur passaient la frontière et étaient acheminées par camion à plateau jusque devant le garage de son employeur auquel il avait filé un faux nom, une fausse adresse et le Numéro de sécurité sociale d'un dentiste décédé depuis dix ans. Avec l'argent récolté Bertoli le magnifique avait distribué le pognon à ses amis manouches qui purent ainsi renouveler tout leur parc auto.

Las, Warson pris congé de cette joyeuse troupe colorée et s'en alla à pincettes en longeant les quelques

rares roulottes restantes, caravanes tractées par des chevaux qui empruntent encore les chemins bucoliques pendant que les véhicules à moteur emmènent le gros des familles de terrains vagues en emplacements, réservés ou pas, par les municipalités. Arrivé au bout de ses enjambées sveltes, son regard fut attiré vers quelque chose d'insolite. Posé à même le sol un doigt coupé donc sans propriétaire indiquait la direction du Nord. Une rafale de vent le fit pivoter et celui-ci indiqua alors le Sud, puis à nouveau le Nord. Anton sortit son mouchoir et ramassa ce doigt girouette pour constater qu'il portait un signe distinctif et aussi qu'il était manucuré.

Le lendemain notre détective émergeait d'un sommeil de plomb après s'être vu en songe : tantôt quittant le quartier gitan d'Ayvansaray pour descendre le Bosphore sur une embarcation de fortune, tantôt aux Saintes Maries de la mer envoûté par les moulinets de Manitas de Platas et Los Baliardos ou encore avec la communauté Gitane d'Andalousie à s'extasier devant le charme des danseuses de flamenco, dont les talons font vibrer la scène, soulevant de fines volutes de poussière au rythme du cajon et des guitares jouant le toque. Ambiance torride où le regard de braise des Andalouses se mêlent à la tradition. Anton qui n'a de goût que pour les phrasés et les savantes harmonies des pionniers de jazz sortait enfin de ce qui pour lui était un vrai cauchemar. La cafetière faisait son travail quotidien, apportant à notre détective sa ration de caféine

néanmoins fortement arrosée de cognac, formule indispensable à la mise en route de ses neurones. Ce matin là, il allait recevoir la visite d'un employé du ministère de la défense qui devait lui balancer tout de go : **Warson, la France a besoin de vous !**

Les exploits d'Anton, après la mise hors d'état de nuire d'Igor Masserov le dangereux mafieux, étaient remontés jusque dans les hautes sphères et il était chargé de rapatrier le corps d'un marchand d'armes suspecté d'avoir avalé une capsule contenant le micro film de plusieurs certificats d'armes concernant forcément la sécurité du territoire. Ainsi, une heure plus tard, dans le bureau du ministre de la défense en personne :

– L'idée n'est pas de moi. Elle vient de plus haut... beaucoup plus haut, là où il fait très froid. Et si cela ne tenait qu'à moi, je vous renverrais dans votre agence au milieu de vos dossiers insipides pour y attendre l'affaire du siècle. Seulement voilà, on m'a dit de vous donner carte blanche et les voix d'en haut sont indiscutables. Vous êtes de nationalité Américaine... mais vous êtes patriote Warson ?

– Euh oui... comme ça.

– Regardez ce monceau de papiers, cette pile sur mon bureau. Regardez, je me lève et voyez où elle m'arrive... stupéfiant non ? Eh bien ce sont là tous les PV que vous avez accumulé lors de vos pérégrinations dans notre belle ville pendant des mois voire des années.

– Ah, quand même.

– Eh bien l'état Français dans sa mansuétude est prêt à faire disparaître toute cette paperasse d'un tour de magie comme ça, clac ! Qu'est-ce que vous dites de ça ?

– Eh bien j'avoue que cela m'arrangerait aux entournures mais...

– Parfait, alors vous acceptez la mission !

– Je n'ai pas dit que...

– C'est ça ou l'amoncellement se métamorphose en huissier avec la saisie et toutes les tracasseries qui s'en suivent ! Allons mon cher Warson, hauts les cœurs et vive la France. Vous allez travailler pour votre pays d'adoption et vous verrez, il est reconnaissant.

– Et où se trouve ce personnage indélicat ?

– En Camargue. Voyez-vous, après avoir fréquenté les plus grands hôtels de la Riviera Française, Ben Bassouli citoyen du Qatar, est allé mourir dans un claque au pays des moustiques. Nous ne savons pas ce qui l'a amené dans cette contrée, mais il y a loin des palaces du faubourg Saint-Honoré, du George V et du Négresco à la cabane bambou. Pour sa charmante épouse il est décédé d'une crise cardiaque dans sa résidence secondaire de Grasse. Il est impératif, je dis bien impératif que ce soit cette version qui reste l'officielle et ce, jusqu'à nouvel ordre. Cette chère dame, à laquelle nous adressons toutes nos condoléances, peut en effet avoir accès au coffre de feu Bassouli, lequel renferme des documents...

disons gênants pour la république. Il va sans dire, que seule la venue rapide de ces annales dans le giron de l'Élysée, pourra rendre les nuits de notre président Georges Pompidou bien malade à nouveau paisibles.

– En somme vous me demandez de rapatrier votre ancien protégé, mais en plus, de récupérer la clé d'un coffre. Comment ? Mystère...

– Ça c'est votre affaire. Nous soupçonnons notre homme d'être un agent triple qui travaillait pour nous, mais aussi pour son pays et également pour une autre nation pour laquelle il avait collecté des informations classées top secret, et nos informateurs pensent qu'il devait sortir ces informations sous peu.

Tout en écoutant le ministre lui exposer le menu, Anton songeait au fait qu'il devrait fermer l'agence pendant son absence ce qui mettrait Melinda en vacances forcées pendant un certain temps.

– Vous avez compris Warson ?

– Je crois avoir tout pigé.

– Alors comment allez-vous vous y prendre pour ramener le corps sans éveiller les soupçons ?

– Je crois avoir une idée.

– Laquelle sans indiscretion ?

Anton lâcha son plan comme du lest sur un magasin de porcelaine.

– Quoi ?! Vous n'allez quand même pas vous acoquiner avec les Bohémiens ?! Je ne tiens pas à avoir des plaintes pour larcins du départ de la Camargue, en remontant par la nationale 7 jusqu'à Paris !

– Vous avez de vilains préjugés Monsieur le ministre.

– Quand les préconceptions rejoignent les statistiques, cela devient des réalités ! Enfin comme je vous l’ai dit, vous avez carte blanche. Vous passerez au secrétariat pour prendre une enveloppe, c’est pour vos frais. C’est l’argent de l’état, donc des contribuables, alors mollo sur les dépenses. Autant vous dire que d’autres pays sont sur le coup, et que cela risque de devenir un tantinet... comment dire... problématique comme mission. Mais avec un gaillard comme vous, il faut à mon avis s’attendre au pire comme au meilleur ! Ah...j’allais oublier un détail. Nous n’avons jamais eu cette conversation et pour moi comme pour le service vous n’existez pas. Voilà, Je ne vous retiens pas Warson.

C’est fort de ces incertitudes, dissimulant à peine une somme colossale d’emmerdements à venir, que notre détective retournait aux locaux de sa nouvelle agence la compagnie d’assurance *Pigeon* s’étant fendue d’un beau chèque après l’incendie qui devait reléguer l’ancienne au rang de souvenir. Melinda en apprenant qu’elle serait sur la touche pendant que son cher papa jouerait les convoyeurs, décida de rejoindre sa mère au Maroc, le pays du couscous où celle-ci était en mission. S’en suivit une engueulade pas piquée des verts qui amena la belle emmerdeuse à claquer la porte en partant. Anton se dit alors qu’il valait mieux fermer l’agence tout de suite. Ce qu’il allait faire, quand une femme poussa la porte.

– Monsieur Warson ?
– Ça dépend...
– J'aimerais m'entretenir avec vous... ce ne sera pas long.

– C'est à quel sujet ?

Elle s'avança dans la pièce bien éclairée par la grande baie vitrée. Une femme de la haute qui trimbalait son Pedigree de bourgeoise comme un justaucorps.

– Puis-je m'asseoir ?

– C'est-à-dire que là j'allais partir et...

– Oui je sais... pour aller chercher mon mari.

– Ah parce que vous êtes...

– La femme de Ben Bassouli.

Il sortit une fiole de whisky qu'il avait pris soin de remplir à raz-bord pour la route et s'installa dans son fauteuil, tout ouïe.

– Je sais que vous êtes chargé de rapatrier le corps de mon cher et défunt époux.

– C'est exact. Mais comment êtes vous au courant de ce qui normalement doit-être sous le boisseau du...

– Eh bien voyez-vous il se trouve que mon dernier amant, dont la femme était la maîtresse de mon mari, travaille au ministère de la défense. Cette petite nature après de pseudos galipettes, avec lui on ne peut pas dire que ça mitraille, s'endort comme une masse et a tendance à discourir pendant son sommeil.

– Et que puis-je pour vous ?

– Je veux que vous ne rameniez pas le corps de mon mari à Paris.

– Quoi ? Vous voulez bien répéter ça... j'ai les esgourdes ensablées.

– Vous avez très bien compris.

– Mais je vous rappelle que c'est précisément ce pour quoi on m'a engagé !

– Je sais et je vous demande l'inverse, payable en francs ou en dollars, comme vous voulez. Quant à la somme...

Elle griffonna vite une suite de chiffres et la fit passer à Anton qui après avoir jeté un coup d'œil reprit la conversation :

– Well... alors supposons, je dis bien supposons, que j'accepte, qu'est-ce que je fais du maccha... je veux dire du corps de votre cher et tendre ?

– Je ne sais pas moi... Vous l'égarez, vous le lestait avec du ciment et le plongez dans un marécage ou bien vous le fondez en statue de bronze, en poignées de portes, ce ne sont pas les façons de faire disparaître qui manque !

– Ah comme vous y allez ! Et pourquoi ne pas le mettre statufié au musée Grévin tant qu'on y est ?! Et quelle est la raison de ce désir peu anodin de voir disparaître une deuxième fois votre moitié ?

– Ce qui m'intéresse ce sont les doigts de sa main droite. C'est pourquoi bien sûr il est impératif, et c'est inclus dans le prix que je vous payerai, que vous en délestiez mon mari avant de vous débarrasser de son corps.

Il cru un moment à une blague ou qu'il était en train de rêver cette conversation. Il se pinça si fort que la bergère, devant la grimace de douleur qu'il venait de faire eut un mouvement de recul. Il réfléchit à toute vitesse et tout aussi rapidement s'enfila une rasade de son breuvage favori, faisant descendre le niveau de sa fiole de moitié d'un coup. La rentière au physique engageant le devança en ajoutant :

– Imaginez le profit que vous pourriez tirer de la situation. D'un côté la somme faramineuse que je vous offre, et de l'autre, si vous récupérez la capsule, la possibilité de vendre ce qu'elle contient au plus offrant.

Elle sortit un étui à cigarettes argenté, finement ciselé d'un motif de roses entrelacées. Puis elle ouvrit délicatement le boîtier et en tira un porte cigarette nacré. Alors, posément elle plaça une Royal Menthol, l'alluma avec un briquet opalin lui aussi, et tira une bouffée de fumée qu'elle renvoya en cercles sur le visage d'Anton abasourdi par autant d'aplomb.

– Mais que contient donc cette fameuse capsule ?

– Sûrement quelque chose qui a beaucoup de valeur pour que l'État s'y intéresse à ce point.

– A propos de doigts... votre mari portait-il quelques marques distinctives ?

– Il était atteint de dépigmentation de la peau, ce qui se manifeste par...

– N'en dites pas plus...

Anton s'en alla dans l'appartement mitoyen de l'agence chercher une glacière et revenu dans le

bureau, plonge la main dedans pour en sortir une petite boîte en plastique dans laquelle il avait placé le doigt qu'il avait trouvé dans le campement gitan.

– Est-ce qu'il s'agit de se genre de manifestation ?

– Mais oui. C'est bien un doigt appartenant à mon époux. Il ne vous en reste donc plus que quatre à récupérer.

– Permettez-moi de vous dire chère Madame, que votre cynisme est renversant !

– Pas plus que celui de l'État Français qui vous engage pour ramener mon mari en omettant de préciser qu'à votre arrivée dans la capitale, un comité d'accueil sera là afin de courtoisement vous expédier ad pâtres.

– Je suppose que vous détenez cette information de votre amant ?

– Tout à fait. C'est fou comme cet homme peut s'épancher quand il entre dans sa phase de sommeil paradoxal.

– Vu sous cet angle, il est évident que mon patriotisme du côté de ma mère en prend un sacré coup.

– Vous auriez tort de refuser mon offre Monsieur Warson.

– Ce que j'aimerais savoir, sans que ce soit de la gourmandise cérébrale, c'est ce que vous voulez faire avec les doigts de votre cher disparu.

– Ne vous occupez pas de ça, faites juste ce pour quoi vous serez payé et c'est tout.

– Okay, je vais gamberger à tout ça et je vous donne ma réponse demain.

– Parfait. Alors disons, ici, à midi.

Pendant la soirée, Anton se passa en boucle les deux options : d'un côté la raison d'état, avec à la clé la grâce présidentielle pour l'énorme tas de PV encombrant le bureau du ministre de la défense, et de l'autre, un astronomique paquet d'oseille imprimé du très rassurant logo du dollar Américain sur lequel on peut lire : « *the united states of America* ». Après quelques heures à gamberger sans avoir pris totalement sa décision, il prit le volant de sa nouvelle acquisition Américaine : une Chevrolet corvette décapotable de 1961 avaleuse de bitume, dont les sièges de cuir, patinés à cause du frottement des culs, laissait supposer que le bolide avait plus de kilomètres au compteur à déclarer que le chiffre affiché pour la vente. Faisant fi de ce détail, Anton, qui était tombé raide dingue de la belle Américaine, se fendit de la somme demandée par le commerçant.

Il se rendait donc à cette heure tardive de la nuit en banlieue, lieu de résidence de Richardo Aldobar, dit *Riri l'Argentin*. Autrefois foreur de coffres fort le gaillard dont les états de services était connu de la rue de la Banque à la place de la Bastille avait viré d'un coup à l'honnête, après avoir eu en révélation la résurgence de l'époque à laquelle à l'âge de 12 ans, et étant servant de messe, il entendit une voix l'exhorter à ne pas suivre le chemin de ses parents qui avaient du quitter précipitamment leur pays pour la France suite à de très mauvais rapports avec la police Argentine.

Notre homme était désormais inscrit au registre du commerce sous le patronyme de : *Aldobar père et fils entreprise de ravalement de façades*. C'est devant un coquet pavillon de banlieue que notre héros gara son millésimé bijoux à jantes à rayons. Les deux lascars qui ne s'étaient pas revus depuis un bail avait bien des choses à évoquer. Il faut vous dire que les mémoires de l'un comme l'autre, aurait pu noircir les pages d'un livre épais comme le petit Larousse. La soirée bien avancée, arrosée d'alcool ne descendant pas en dessous de 60 degrés, la conversation s'aventura sur la proposition tordue de la bourgeoise. Ce fut l'Argentin qui tint le premier le crachoir à ce sujet :

– Si tu acceptes c'est que tu es resté trop longtemps au soleil mon vieux.

– N'envenime pas. Tu verrais qui pour m'accompagner sur ce coup là ?

– Je t'aurais bien conseillé Antoine Branchu, une référence. C'est bien simple si l'histoire n'était pas aussi mesquine il figurerait dans tous les manuels. Oui mais voilà, il a viré mystique avec turban et cirage sur la poire. Il se fait appeler le Fakir de la rue St Antoine et il dort sur une planche à clous. Monsieur dit qu'il lit dans le marc de café. En plus il doit du fric à tout le monde. Moi il m'a repassé de deux briques.

– Et tu lui demande pas de te casquer à ton yogi ?

– Inutile, si tu le secoue un peu trop il devient sujet à l'amnésie. En plus il y a toute une bande d'illuminés entièrement dévoués à sa cause qui offrent leur anatomie

en rempart. Je n'allais tout de même pas buter à tour de bras. Non, ce qu'il te faudrait c'est un gars de confiance, discret, efficace, avec une forte propension à fermer sa gueule une fois tout ça terminé. Un expert quoi.

– Shit ! Mais et toi ?

– Mon pauvre Anton si tu savais. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Aujourd'hui c'est mon fils qui a repris les chantiers et qui fait tourner la boutique. Tiens, hier j'ai vu mon drogueur...

– Et alors ?

– Repos complet. Et surtout... mais surtout, pas d'émotions consistantes, sinon c'est la caisse rectangulaire du bois de mon choix. Tiens, pour dire, l'autre soir ma femme avait mis un masque de beauté avec de l'argile et des rondelles de courgette sur les yeux. Eh bien quand elle est entrée dans la piaule j'ai cru que j'allais y passer. J'approche doucement du moment où les philosophes et les imbéciles se rejoignent dans la même destinée.

– J'avoue que j'avais dans l'espoir que tu montes avec moi sur ce coup. Même partagée en deux, la somme que m'a balancé la bourgeoise dans les mirettes, crois moi ça laisse un plaisant magot. Alors je ne vois que Bertoli.

– Bertoli ? Tu ne crains pas de t'embarquer un peu léger avec lui ? On ne sait jamais ce qu'il maquille.

– Peut-être, mais avec lui il y a un avantage certain, c'est que les gitans lui vouent un véritable culte.

– Mais dis-donc, je croyais que tu faisais dans l'honnête avec ton agence privée ?

– Oui mais tu vois, avec les factures, la patente, les frais de gestion et désormais le salaire de ma fille, c'est bien simple c'est l'hémorragie d'oseille. Si ça continu, je vais être obligé d'organiser une tombola ou de lancer une souscription nationale. Alors l'idée de palper un max de blé ne me chagrine pas plus que ça. Surtout qu'il ne s'agit pas de refroidir quelqu'un, puisqu'il est déjà clapsé.

– Bien, c'est toi qui vois. Mais dis donc Anton, comment tu comptes t'y prendre pour récupérer la capsule ? Je te dis ça parce que si ton type était vivant... un bon laxatif, et il te la sortait par le derche sa capsule... tandis que là...

– Je n'en ai aucune idée.

– En réfléchissant à ta demande, il y aurait bien l'Ange... celui qu'on appelle benzine Moustafa à cause que sa sœur s'est marié avec un employé Algérien de la raffinerie Total de Gonfreville-l'Orcher.

– Quoi... l'exalté ? Le baroudeur fumeur d'opium ? ! La plupart de temps il ne sait même plus où il habite alors permet moi de te dire qu'avec sézigue le terrain risque de devenir très lourd, et si je veux avoir des emmerdements c'est sur qu'avec cette casaque je pars gagnant !

– C'est pas faux. Et tu démarres quand ta petite expédition ?

– Je dois donner ma réponse à la poulette à midi. Je descendrai dans la foulée en Camargue, le macchabée étant aimablement hébergé chez une certaine Lucette Lapajole tenancière du seul bouge accrédité et toléré dans le secteur des Saintes Maries de la mer.

Après une chaleureuse et virile accolade, Anton quitta son ami. Il comptait dormir quelques heures avant la venue de l'ensorceleuse citadine aux arguments percutants. La dernière affaire lui avait valu la reconnaissance de l'état Français mais ne lui avait rien rapporté financièrement, excepté un nouveau local pour son agence, une fille en pleine crise d'ado et une femme ravissante qui jouait les Mata Hari quelque part dans le Sud Marocain. Les clients ne défilaient pas, et ceux qui parfois venaient n'avaient rien d'autre à débiter que leurs sordides et navrantes histoires d'adultère. Les finances en berne elles risquaient de le rester et Anton se voyait bien quitter le costume de détective pour celui de flambeur à Acapulco. Mais il y avait un écueil, et de taille. En effet, s'étant mis plus ou moins facilement en accord avec sa conscience, notre héros craignait un retour de flamme de la part de la femme qui partageait désormais sa vie. Si jamais elle apprenait ce que maquillait son surhomme, elle pouvait très bien sortir de ses gonds et transformer leur idylle en quelque chose de nettement moins agréable, pouvant même faire de lui un éternel persécuté.

L'horloge indiquait 11h30 et la cafetière faisait son bruit habituel de gargarisme en préparant un